

## Lettres québécoises

Antoine Boisclair et Mathieu Bélisle

Numéro 70, automne 2017

Faudra-t-il toujours lutter pour le français ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, A. & Bélisle, M. (2017). Lettres québécoises. *L'Inconvénient*, (70), 26–32.

# LETTRES QUÉBÉCOISES

*Antoine Boisclair et Mathieu Bélisle*

Ton père est un bon garçon, dit Bazarov,  
mais c'est un homme dépassé, il a fait son temps.

Et voilà, dit enfin Paul Pétrovitch, la voilà,  
la jeunesse d'aujourd'hui ! Les voilà, nos héritiers !

Ivan TOURGUENIEV, *Pères et fils*

FROM: Thomas-Gabriel Lemieux-Lacasse  
TO: Facebook

Dear Facebook/Salut Facebook !

Alexandra and I are very pleased to announce that we're getting married ! You are cordially invited to our party that will take place on September 10 in Toronto. There will be a bed for our friends from Montreal ! Please let us know if you can join us ! More details to come.



À : tg.lemieux-lacasse@gmail.com  
De : pierre.lacasse1952@videotron.ca

Bonjour Thomas,

Je suis vraiment très heureux d'apprendre la nouvelle de ton mariage prochain avec Alexandra. Il va sans dire que nous serons présents à la fête (je sais que ta mère t'a déjà confirmé le tout il y a quelques jours par téléphone). C'est une grande étape et je suis sûr que tu fais le bon choix. Je ne connais pas beaucoup Alexandra, mais ce que je sais d'elle me donne pleinement confiance. C'est une femme brillante et très humaine – elle est aussi magnifique, ce qui ne gâche rien ! Ce sera l'occasion pour nous de visiter Toronto, qui a l'air d'une belle ville. Qui sait, nous aurons peut-être le temps d'aller voir un match de baseball, question de renouer avec le bon vieux temps de nos défunts Expos.

Encore un mot. Crois-moi, je ne veux pas gâcher la fête, mais je ne peux m'empêcher d'être déçu du fait que ton message de bonne nouvelle soit écrit uniquement en anglais. Je sais bien que tes amis torontois et la famille d'Alexandra sont anglophones, mais tu as tout de même encore, ici au Québec, des amis et une famille qui parlent français. Ta mère m'a dit de ne pas m'énerver avec ça. J'ai d'ailleurs attendu quelques jours avant de réagir, en me disant que la version française viendrait (dans les « *more details to come* » ?), mais je n'ai hélas

rien vu passer. Je ne dis pas ça seulement pour moi, mais aussi pour tes oncles, tantes, cousins et cousines de la Beauce qui comprennent mal l'anglais.

Tu m'excuseras de cette « protestation », qui ne m'empêche évidemment pas d'être rempli de fierté et ravi pour vous deux.

Embrasse bien Alexandra de ma part, et fais attention à toi.

Papa

À : pierre.lacasse1952@videotron.ca

De : tg.lemieux-lacasse@gmail.com

Salut papa,

Je viens de lire ton message, je te réponds rapidement parce que mon avion devrait décoller bientôt (je pars pour trois jours à Chicago avant de rejoindre Alexandra pour nos vacances à L.A.). J'ai hâte de vous voir au mariage.

Pourrais-tu inviter mes oncles et mes tantes qui n'ont pas encore découvert Facebook ? Du côté des Lemieux, je préférerais cependant ne pas voir Marcel. Je ne suis plus capable d'endurer ses discours racistes et anglophobes. Comme tu le sais, Alexandra s'est sentie blessée, au dernier party de Noël, quand il a fait des jokes sur les *blokes*.

Dans le même ordre d'idées, je suis désolé d'avoir négligé de traduire mon message en français. Tu sais que je suis fier d'être francophone et que je n'oublie pas mes racines. Mais puisque tout le monde comprend l'anglais – sauf quelques irréductibles Gaulois de la Beauce ! –, j'ai employé la langue commune à ma famille et à celle d'Alexandra. Tu n'es pas tanné des chicanes entre anglos et francos ? En lisant ton mail, j'ai eu l'impression de revenir dans le passé, à l'époque des nationalistes bornés. Je ne dis pas que tu es borné, papa, mais nous sommes maintenant en 2017...

A+

Thomas-Gabriel

À : tg.lemieux-lacasse@gmail.com

De : pierre.lacasse1952@videotron.ca

Bonjour Thomas,

Je ne veux pas t'empêcher de profiter de ton voyage, mais je dois te dire que ton dernier courriel me déçoit énormément. Je ne comprends pas : suis-je ringard simplement parce que j'insiste sur l'importance du français ? L'impression que me laisse ton message Facebook, c'est que les moments forts de la vie doivent être exprimés en anglais, comme si le français t'apparaissait comme une langue abstraite, affaiblie. L'autre jour, ton cousin Jérôme nous a montré un match de la finale de la Coupe en streaming (tu vois : même moi je n'échappe pas à l'anglais). Pendant les pauses, il clavardait avec ses amis. Uniquement en anglais, avec des *chill*, des *lol*, des *fuck* et des *fucking*. Je remarque qu'il a même abandonné les accents dans son nom : il signe toujours « Jerome ». Je lui ai demandé avec qui il discutait. C'était avec ses copains du collège, de bons petits Québécois de souche. « Ça sort mieux en anglais »,

m'a-t-il dit, comme pour se justifier. Or c'est précisément ce qui m'attriste avec ton annonce de mariage sur Facebook : que ça sorte mieux en anglais, comme si le français n'était pas apte à transmettre ce genre de nouvelle heureuse.

Comprends-moi bien : je n'ai rien contre l'anglais. C'est la langue des échanges, la langue de l'Empire, comme on dit, et il faut s'en accommoder. Je la maîtrise moi-même assez bien, et j'ai toujours insisté pour que tu l'apprennes, en me disant que ça allait te servir dans la vie. Mais quand l'apprentissage de l'anglais t'amène à mépriser ta propre langue, conviens avec moi que nous ne sommes pas tellement avancés. Quand j'étais jeune, le rapport à la langue était presque toujours marqué par la honte. D'abord la honte que nous éprouvions en face des Français et des gens instruits (que nous prenions toujours pour des Français), celle de mal parler français, de le parler avec un gros accent campagnard, la honte devant la pauvreté de notre vocabulaire, qui nous obligeait à recourir constamment à l'anglais pour désigner les objets les plus familiers (un *hood*, une *drill*, des *snicks*, un *locker*, etc.). Puis la honte en face des Anglais, celle de ne pas savoir parler leur langue, malgré tout le vocabulaire que nous lui empruntons, quand nous allions magasiner sur Sainte-Catherine et que les jeunes vendeuses, des étudiantes de McGill, faisaient la moue en nous entendant baragouiner avec un air de mendiant. Bref, nous avions honte à peu près tout le temps, et c'est cette honte que nous avons combattue pendant les années 1970, quand nous nous disions fiers de parler français, fiers d'être Québécois, fiers de prendre notre place, fiers d'exister. Tu ne peux pas imaginer l'énergie que la fierté regagnée nous donnait, l'immense élan de solidarité dans la conquête. Soudain, nous n'avions plus honte.

Cette honte-là, tu ne l'as pas connue, peut-être parce que nous avons tellement voulu donner l'impression qu'elle n'avait plus de prise sur nous que nous l'avons rendue taboue, que plus personne, aujourd'hui, ne veut seulement admettre qu'elle a existé. Tu ne l'as pas connue, cette honte, et pourtant quand je lis ton message en anglais et tes explications cavalières, j'entends encore quelque chose comme l'écho de la honte de jadis, comme si, consciemment ou non, tu ne voulais pas assumer ton identité, tes racines, ta culture, comme si tu espérais secrètement que la part française s'efface au profit de l'anglaise, qu'elle s'oublie elle-même. C'est un peu ainsi que je comprends ta demande de ne pas inviter Marcel. C'est vrai que par moments il est un peu « colon », c'est vrai qu'il exagère souvent et qu'il peut être gênant, surtout quand il a bu (il file un mauvais coton depuis le décès de Micheline), mais c'est un membre de la famille, l'ainé des Lemieux, que ta mère aimerait sûrement avoir à ses côtés. C'est vrai qu'il n'a pas l'air d'aimer les anglos, mais n'oublie pas que c'est quelqu'un qui a subi le mépris de ses patrons unilingues, qui a vécu des batailles rudes contre le fédéral et son bilinguisme de façade, contre le *bill* 63 (contre lequel j'ai fait ma première manif ; c'est d'ailleurs dans l'autobus qui nous emmenait à Québec que j'ai rencontré ta mère !), pour la loi 101, pour la souveraineté, et ainsi de suite. C'est un ancien combattant, si on veut, quelqu'un qui a lutté pour assurer l'avenir de la langue, de la culture. Que tu le veuilles ou non, ce combat fait partie de ce

que tu es. Tu peux décider de ne pas poursuivre ce combat, mais tu n'as pas le droit de mépriser ceux qui l'ont mené pour toi.

Je me rends compte que j'ai beaucoup écrit ce soir. Manifestement, le sujet m'inspire. Ça me rappelle les bonnes années au Ministère. J'espère qu'Alexandra et toi passez de belles vacances à Los Angeles. Prenez un peu de soleil pour nous – ici, il pleut à boire debout.

Porte-toi bien,

Papa

P.-S. : Je vais transmettre ton invitation aux Lacasse et aux Lemieux (sauf à Marcel, à moins d'une indication contraire de ta part).

À : pierre.lacasse1952@videotron.ca

De : tg.lemieux-lacasse@gmail.com

Bon. Si tu veux vraiment débattre de la langue, faire jouer le même vieux disque en vinyle du bill 63 et de la loi 101, je suis prêt. Tu prétends que j'ai recours à l'anglais pour exprimer mes émotions les plus viscérales et tu laisses entendre que le p'tit Jérôme et ses amis emploient une langue étrangère pour exprimer leur virilité. So what ? C'est ce que j'aime du Canada : cette possibilité de naviguer d'une langue à l'autre sans complexe. Qu'on le veuille ou non, notre identité linguistique est métissée, hybride, multiculturelle, ouverte sur le monde. Il n'y a là rien de honteux, bien au contraire : c'est une chance incroyable de pouvoir profiter des deux langues pour en retirer ce qu'elles ont de meilleur.

Je sens dans ton message un désir de « pureté », assez typique des baby-boomers, qui peut facilement donner lieu à des dérives identitaires. Dans ton imaginaire nostalgique, le Québécois est blanc, francophone et catholique ; il porte une ceinture fléchée, écoute Félix Leclerc et crache sur les « Anglais ». Je veux bien croire que votre génération a lutté pour la survie de notre langue, mais l'époque dont tu parles est révolue : peu important leurs origines, qu'ils viennent de l'Ontario ou de la Chine, les Québécois et les Montréalais sont de plus en plus francophones. As-tu lu les dernières statistiques à ce sujet ? Ça fait longtemps que les vendeuses de chez La Baie, qu'on prenait autrefois pour exemple, peuvent s'exprimer en français. Lors de mon dernier passage à Montréal, j'ai remarqué que les commerçants m'accueillaient avec des « Bonjour ! Hi ! » J'ai entendu dire que cette marque de politesse irrite nos braves nationaux... Il me semble au contraire que cette manière d'aborder les gens met en lumière notre esprit de tolérance. Je ne veux pas trop insister sur ce point, parce que nous en avons déjà parlé quand je vous ai annoncé mon déménagement à Toronto, mais je crois sincèrement que notre avenir repose davantage sur l'ouverture que sur le repli identitaire.

Au sujet du fameux voyage en autobus durant lequel tu as rencontré maman, il faudra en revenir un jour, non ? En ce qui me concerne, j'ai fait la connaissance d'Alexandra au United Nations Climate Change Conference de Paris et je

n'ai pas l'intention d'en faire tout un plat avec mes enfants...

Tout ça pour dire qu'il y a des choses plus urgentes à régler. L'économie mondiale se porte mal et la planète étouffe. Si tu veux gratter tes bobos linguistiques, c'est ton affaire – ou l'affaire de ta génération. Pour ma part, je préfère m'attarder à des choses plus importantes.

À bientôt.

P.-S. : Nous sommes arrivés à L.A. avant-hier et, à notre grande surprise, nous avons constaté que Céline Dion donnait une série de spectacles ! Personnellement, je ne suis pas son plus grand fan, mais Alexandra est folle de Céline : je vais acheter des billets sans tarder.

À : tg.lemieux-lacasse@gmail.com

De : pierre.lacasse1952@videotron.ca

Thomas,

Vas-tu un jour apprendre à débattre sans insulter ton interlocuteur ? Christ ! J'ai beau avoir pris ma retraite, je ne suis pas devenu idiot en passant le cap des 65 ans ! Je ne me reconnais absolument pas dans le portrait que tu fais de ma génération. C'est une caricature. Oui, les baby-boomers ont leurs torts, mais ils ont le dos large, crois-moi. Et de la part d'un diplômé d'études supérieures comme toi, je m'attends à beaucoup mieux. C'est trop facile. Tu me fais penser à ces jeunes de Québec solidaire qui ricanent avec mépris quand ils regardent le PQ s'enliser dans ses contradictions. Ils n'ont pas l'air de réaliser qu'un jour, d'autres jeunes ricaneront en les jugeant dépassés.

Veux-tu que je te dise franchement ce que je pense de ta rhétorique ? Tu lances des formules incantatoires – ouverture sur le monde, célébration de la diversité, métissage des cultures, hybridité, alouette ! – en croyant que la simple puissance des mots te dispense de réfléchir. Un vrai petit Justin Trudeau ! Toi, tu es du côté de la vertu, du Bien suprême, et tu nous places, moi et les bibittes de mon espèce, du côté de la fermeture et de la haine de la différence. Sais-tu vraiment ce que c'est que la différence ?

Remarque bien la perfidie du système en place : dans le beau Canada du beau Justin, il faut que toutes les différences soient acceptées. Mais il suffit qu'un « différent », venu du Québec par exemple, insiste un peu trop sur sa différence, qu'il cherche à lui donner de la force et du pouvoir, bref qu'il exige que la reconnaissance de cette différence dépasse le stade des belles paroles et se traduise *politiquement*, pour qu'on le réprimande et l'écrase, le sourire aux lèvres, en le traitant d'intolérant – alors qu'en réalité l'intolérance est du côté de celui qui réprimande et écrase. Mais je parle pour rien. Quand le gouvernement fédéral commence à financer la fête nationale des Québécois, au même titre que la fête du solstice des autochtones et que les célébrations du Nouvel An chinois à Vancouver, c'est qu'il n'y a plus de menace, qu'il n'y a plus rien à combattre, que la différence est devenue simple élément de folklore. C'est comme le gouvernement de la Saskatchewan qui proclamait 2009 l'année de la francophonie.

Sacrement ! C'était facile, un siècle après les lois racistes qui interdisaient l'enseignement du français et après l'écrasement de la révolte des Métis, de célébrer cette différence pratiquement anéantie (des francophones dans cette province, il en reste à peine 15 000 !). Tu remarqueras que le Canada n'est devenu « tolérant » et « ouvert » aux francophones qu'à partir du moment, quelque part dans les années 1960, où il est devenu clair que sa majorité était assurée. C'était le but à atteindre depuis la Conquête !

Tu veux parler de statistiques ? Si tu regardais les chiffres plus attentivement, tu verrais qu'il n'y a pas matière à se réjouir. La proportion de francophones au Canada est en baisse constante. On parle d'un taux d'assimilation (je sais, ce mot n'est pas agréable pour les oreilles chastes d'un multiculturaliste comme toi) d'au moins 10 % par génération, ce qui fait que les communautés francophones hors Québec sont à peu près toutes condamnées à disparaître. Demande à un Franco-Ontarien si jamais tu en rencontres un. D'ailleurs, tu sais quoi ? Statistique Canada a fait passer un test aux francophones hors Québec pour mesurer leurs capacités de lecture et d'écriture. Or il se trouve que ces francophones sont en réalité meilleurs en anglais qu'en français, bref, que les francophones de nos chers statisticiens sont de moins en moins francophones ! La moitié d'entre eux admettent parler plus souvent anglais que français à la maison. Des francophones pour qui l'anglais est une langue plus naturelle, c'est drôle, ça me rappelle quelque chose. Pas toi ?

Au Québec même, inutile de le nier, le français recule : la proportion de Québécois qui ont le français comme langue maternelle diminue sans cesse. Et à Montréal, ils forment moins de la moitié de la population. La fin de semaine dernière, une vendeuse de L'Équipeur m'a accueilli, tout sourire, avec un « Hi ! » retentissant. En plein Quartier Dix30 ! J'étais tellement insulté que j'ai décidé de me rabattre sur le Winners, c'est dire. Et quand je vois que les jeunes Lemieux et Lacasse préfèrent l'anglais au français, qu'ils s'empressent comme toi d'accommoder la majorité anglophone sous prétexte d'ouverture et de tolérance (et remarque que les accommodements viennent toujours du même côté ; il suffit d'un anglo dans un groupe de dix francos pour que tout le monde se mette à parler la langue du maître), je me dis que nous sommes vraiment mal barrés. C'est comme notre cher premier ministre, tellement fier comme toi du français et de ses racines québécoises qu'il n'a même pas pensé féliciter le président Macron en français (« *Congratulations @EmmanuelMacron ! Let's meet soon, and keep working to grow & strengthen the deep ties between Canada and France* ») ! Le président français, sacrement !

Tu peux continuer de te laisser bercer par les discours doucereux de l'ouverture et de la tolérance, mais la vérité, qui est brutale, c'est que le français et l'anglais n'ont jamais été, et ne seront jamais, des langues égales, et qu'en te faisant accroire que tu es ouvert et tolérant, tu es en réalité en train de te laisser assimiler en douce. As-tu pensé à la langue que parleront tes enfants s'ils grandissent à Toronto ? À quoi diable leur servira cette langue ringarde que même leur père n'ose pas défendre ?

Ton père

P.-S. : Vous saluerez Céline (ou est-ce « Celine » ?) de ma part.

À : pierre.lacasse1952@videotron.ca

De : tg.lemieux-lacasse@gmail.com

Papa,

Je veillerai à ne plus t'insulter, mais en revanche tu dois te calmer un peu : tes jurons ne font pas honneur à la langue de Molière. Par ailleurs, je te prierai de respecter mes choix politiques. Si mon désintérêt pour la souveraineté te blesse, il ne faut pas tout mélanger : nous parlons ici du sort de la langue française, qui malgré les chiffres que tu avances ne dépend plus du gouvernement fédéral. Tout ce qui a trait aux lois linguistiques relève comme tu le sais de l'État québécois. Notre culture possède aujourd'hui tous les outils nécessaires pour assurer sa pérennité et la « nation » québécoise a été officiellement reconnue par Stephen Harper. So let's face the truth : si le français perd un jour du terrain, les Québécois n'auront qu'eux-mêmes à blâmer. As-tu vraiment écouté le discours de Marcel lors du mariage d'Anne-Sophie ? Il était truffé de fautes, de phrases incomplètes et d'anglicismes. Et après ça, Marcel prétend porter sur ses épaules le poids de notre langue ? Tu ne me croiras peut-être pas, mais le français des anglophones de Toronto est souvent plus élégant que celui des régions québécoises.

Mais parlons un peu des Canadiens français. Les « dead ducks », selon la malheureuse expression de René Lévesque, sont en train de redynamiser la culture québécoise. Je pense évidemment à des artistes comme Lisa LeBlanc ou Damien Robitaille, mais aussi à tous ces joueurs de hockey qui nous redonnent un peu de fierté : Jonathan Toews, Claude Giroux... On peut bien faire dire aux chiffres ce qu'on veut entendre d'eux, il n'en demeure pas moins que ces personnalités ne souffrent d'aucun complexe d'infériorité. Ça me fait penser à Céline Dion, dont le succès planétaire a ouvert la voie à d'autres chanteurs. Est-ce que Céline est moins québécoise parce qu'elle chante en anglais ? Faut-il renier Denis Villeneuve, Jean-Marc Vallée ou Kim Nguyen parce qu'ils tournent des films aux États-Unis ou au Canada ? Selon tes paramètres, j'imagine que ce sont des « traîtres », des ennemis de la « race », mais dans mon esprit ils contribuent à mettre le Québec sur la map.

Pourquoi continuer d'agiter les épouvantails identitaires ? La vérité, c'est que le français se porte très bien au Québec, grâce entre autres aux immigrants qui le parlent de plus en plus. Plutôt que d'employer les grands mots traditionnels des séparatistes – *conquête, assimilation, folklorisation* –, il faudrait faire en sorte que les Anglo-Québécois se sentent mieux chez eux. Je ne sais pas si tu réalises à quel point ils ont souffert des politiques linguistiques du PQ : plusieurs membres de cette communauté ont perdu leurs repères et déménagé hors de la province. J'entendais récemment que près de 600 000 anglophones auraient quitté le Québec depuis les années 70. Comment peut-on se sentir menacé dans de pareilles circonstances ? Le déclin de cette popula-

tion constitue d'ailleurs un grand péril pour notre économie : il faudrait arrêter de l'exclure, de la traiter comme un corps étranger. Quand j'entends des nationalistes prétendre qu'il faut élargir la loi 101 au niveau collégial ou offrir plus de pouvoir à la police de la langue, j'ai l'impression de revenir en arrière. Le « nous » québécois ne peut pas se limiter au français. L'ADN d'une ville comme Montréal est inséparable de la culture anglophone. Que serait-on sans Leonard Cohen ou Rufus Wainwright ? Grâce à un groupe comme Arcade Fire, Montréal est devenue une ville reconnue internationalement, une véritable global city. Tous mes amis de Toronto rêvent de vivre dans le Mile End, de manger des bagels de la rue Fairmount ou de dîner chez Schwartz !

Une chose en terminant. Comme tu le sais, Alexandra et moi aimerions élargir la famille et vous offrir une descendance... J'espère que tu ne m'en voudras pas si nous inscrivons un jour nos enfants à l'école anglophone du coin ! Je te le dis pour ne pas provoquer une autre crise linguistique familiale. Bien évidemment, je te promets de parler à mon fils ou à ma fille en français le plus souvent possible. Mais j'ose espérer que tu ne renieras pas tes petits-enfants quand ils s'exprimeront plus facilement que toi et moi en anglais. Les enfants de demain seront plus que jamais ouverts sur le monde. Si on leur offre des bases solides pour s'épanouir, ils pourront se faire une place dans la vie. Par ailleurs, compte tenu du prix des maisons à Toronto, il n'est pas impossible qu'on revienne un jour s'installer au Québec... Tu sais qu'Alexandra adore Montréal depuis qu'elle a fait ses études à McGill.

Tournons maintenant la page, si tu le veux bien, sur ce débat un peu stérile.

Thomas-Gabriel

P.-S. : Le spectacle de Céline Dion était merveilleux. Elle a interprété une chanson en français et je l'ai entendue dire « merci » lors de son deuxième rappel. Est-ce que ton Félix Leclerc est parvenu à exporter notre langue en Californie ? Avec tout le respect qu'un fils doit à son père, permets-moi d'en douter.

De : pierre.lacasse1952@videotron.ca

À : tg.lemieux-lacasse@gmail.com

Bonsoir Thomas,

Tu m'excuseras d'avoir tardé à te répondre. Nous revenons d'une semaine au chalet. Nous avons profité de quelques belles journées pour jouer au golf avec Robert et Guylaine, qui te saluent. Mon élan ne s'est pas trop détérioré malgré le passage d'un autre hiver, mais j'ai toujours autant de difficulté avec mes coups d'approche (maudit *pitching wedge* !). Quand tu passeras à Saint-Lambert, ce serait bien d'aller faire un petit neuf.

J'ai beaucoup apprécié le ton respectueux de ton dernier message, et je veux moi aussi revenir à de meilleurs sentiments. Après tout, nous sommes père et fils, et même dans le désaccord je souhaite que nous demeurions unis.

Contrairement à toi, je pense que cette discussion est

très utile. Elle me permet de mieux comprendre ce qui nous distingue, et j'ose croire qu'elle nous aide tous les deux à cheminer.

Ce qui me frappe dans tes réponses, c'est ton *absence totale d'inquiétude* quant au sort de la langue française. Je suis bien sûr tenté d'y voir de l'inconscience, ou du déni (disons que c'est mon premier réflexe), mais en même temps, j'ai l'impression que ton attitude est sincère et réfléchie. Tu as grandi dans le Québec de la loi 101, de l'affichage unilingue en français, de la francisation obligatoire des immigrants, et ainsi de suite. Pour toi, le caractère français du Québec relève d'une certitude tranquille : celle que les Québécois francophones, de souche et immigrants, forment une majorité solidement implantée, en contrôle de sa destinée. Et je suis tenté de te donner raison : à l'intérieur des frontières précises du territoire québécois, et sans égard pour quelques poches de résistance dans l'Outaouais et dans l'ouest de Montréal, le français domine.

Mais de telles frontières sont en réalité parfaitement théoriques, dans la mesure où le Québec ne forme pas un pays. C'est une simple province, une parmi d'autres, et je te rappelle que certaines des lois qui régissent l'usage de la langue (par exemple dans l'affichage) ont été battues en brèche par la Cour suprême du Canada et qu'il a fallu que le premier ministre Bourassa (un libéral nationaliste, c'était une autre époque) choisisse de soustraire sa province à ce jugement pour que de telles lois subsistent. Penses-tu qu'un premier ministre complaisant et à-plat-ventriste (exemple : Philippe Couillard) aurait le même courage ? Sans doute aurait-il peur de passer pour un nazi (oui, oui : à l'époque c'est dans ces termes que certains Anglo-Québécois décrivaient le « régime de terreur » institué par la loi 101 !). Alors, oui, à l'intérieur de ses frontières théoriques, le Québec s'appuie sur une majorité, mais cette majorité est très précaire, et même illusoire : au sein du Canada (35 millions d'habitants), de l'Amérique du Nord (350 millions d'habitants), et face à une mondialisation qui voit l'anglais dominer sans partage, les quelque 7 millions de francophones du Québec paraissent bien isolés. Comprends-moi bien : je ne m'imaginais pas que les anglophones haïssent les Québécois, qu'ils complotent dans le but de détruire le français. La vérité est plus banale : ils ont pour eux la force du nombre, et il leur suffit d'être ce qu'ils sont sans trop se soucier de nous pour que notre position se fragilise.

Tu me dis que la souveraineté est sans rapport avec la question de la langue. En un sens, c'est vrai : on peut très bien défendre le français sans vouloir que le Québec devienne à tout prix un pays. Mais je pense que les deux sont longtemps allés de pair pour la simple raison que le projet de pays nous donnait une vraie raison, une raison forte, transcendante, de nous battre pour la cause du français. Or c'est précisément ce qui manque aujourd'hui dans ce débat : les défenseurs de la langue ne défendent plus que cela, justement, « la langue », et leur cause paraît frappée par un immense déficit d'idéal. Ils ont l'air de pauvres obsédés, de petits fonctionnaires fouineurs qui traquent des erreurs de traduction sur les boîtes de céréales et se plaignent à l'Office québécois de la langue

française, qui fera semblant d'intervenir avant de tabletter le dossier (tu sais comment on appelait l'OQLF entre nous au Ministère ? L'Office qui laisse faire). La souveraineté du Québec, c'était le moyen ultime de donner à nos revendications locales une valeur universelle, il s'agissait d'accéder au concert des nations en français, d'entrer dans le monde par la grande porte. En face de nous, les fédéralistes avaient l'air de petits provinciaux, timorés et peureux (je songe à Claude Ryan, l'auteur du fameux « livre beige », on ne fait pas plus drabe !). C'étaient des Yvette et des Jean-Paul attachés à leurs chèques de pension et à leurs Rocheuses. Par un étrange retournement de situation, ce sont aujourd'hui les souverainistes qui passent pour des provinciaux plus ou moins demeurés, attachés à l'identitaire (j'ignore comment ce terme aussi fondamental a pu devenir une insulte), alors que les jeunes fédéralistes se présentent comme de grands humanistes cosmopolites, parlent de tolérance, d'accueil de la diversité, de métissage et d'hybridation.

Un dernier mot, au sujet des artistes qui chantent, écrivent ou tournent des films en anglais. Non, je ne les considère pas comme des traîtres. Céline Dion a bien le droit de faire carrière où elle veut, et dans la langue qui lui convient. Mais tu conviendras avec moi que Céline est d'abord une grande chanteuse américaine. Et ce qu'elle a simplement prouvé, et avant elle Jack Kerouac l'avait déjà fait, c'est que les Québécois sont parfaitement capables de devenir de grands artistes américains. Dire « merci » à son public après un deuxième rappel d'un spectacle donné à L.A. ne change rien à l'affaire (d'ailleurs, c'est probablement le seul mot que René-Charles est capable de prononcer dans la langue de sa mère). Même chose pour Denis Villeneuve ou Jean-Marc Vallée, dont les films contribuent d'abord au rayonnement de la culture américaine (ou mondiale, ce qui revient aujourd'hui au même), et non de la culture québécoise. Mais y a-t-il encore un public, ici même, pour des artistes qui écrivent, chantent, tournent et pensent en français ? Sommes-nous encore intéressés à ce qu'ils ont à dire ? Quand, le jour même de la fête nationale, l'animatrice d'une émission de radio présente fièrement les nouvelles chansons en anglais d'un jeune artiste, tout cela au nom de l'accueil de la diversité, je me dis que personne, dans la grande tour de Radio-Canada, n'a l'air de comprendre que des artistes qui chantent en anglais, c'est déjà ce qu'on entend à longueur d'année, sur toutes les chaînes, et que de consacrer une journée entière à la chanson québécoise ne relève pas de l'intolérance, mais de la simple reconnaissance de ce que nous sommes ! Le Québec est assurément le seul endroit sur terre où parler français n'est pas une marque de prestige. En tout cas, les milliers d'anglophones qui ont quitté la province depuis les années 1970 devaient bien mal connaître les Québécois pour s'enfuir à toutes jambes devant la révolution en marche. S'ils avaient su à quel point nous étions fins et accommodants, à quel point nous haïssions la chicane, ils seraient restés et auraient continué leur vie comme avant. Car rien ne doit changer au pays de Québec...

Bon, j'espère que tu ne m'en voudras pas trop d'en avoir remis. Embrasse Alexandra de ma part. J'ai bien hâte de vous revoir !

Papa

P.-S. : Excuse-moi, j'oubliais le plus important : la seule idée d'avoir un jour des petits-enfants me remplit de joie (et le mot est faible !).

À : pierre.lacasse1952@videotron.ca

De : tg.lemieux-lacasse@gmail.com

Bonjour papa,

À bien y penser, tu es un grand nostalgique ! Je comprends tout ce que tu dis au sujet de la loi 101, des combats linguistiques et de l'indépendance. Je comprends tes craintes et ton amertume. Le problème, c'est que je suis né en 1985 : j'avais dix ans lors du dernier référendum. Tout ce que je retiens de cet épisode politique concerne la déclaration malheureuse de Jacques Parizeau, qui a comme on le sait tenu les immigrants responsables de sa défaite. Ce que je sais aussi, c'est que le Québec profite pleinement de la fédération canadienne depuis ce temps, grâce à la péréquation, bien entendu, mais aussi grâce au rayonnement du pays à l'international. En plus de donner accès aux montagnes Rocheuses et à l'océan Pacifique, le Canada permet au Québec de faire face à l'altérité, de sortir de son cocon. À quelques exceptions près – je pense aux États-Unis de Trump et à l'Angleterre du Brexit –, les pays du monde entier sont en train d'ouvrir leurs frontières : selon bien des spécialistes, le concept d'État-nation hérité du 19<sup>e</sup> siècle serait sur le point de devenir désuet. Dans une telle perspective, pourquoi se séparer du Canada ? Qu'est-ce qu'on y gagnerait ? Les Écossais qui ont refusé de se séparer du Royaume-Uni ont compris que le nationalisme est devenu anachronique. Et crois-moi : les vellétés indépendantistes des Catalans ne feront pas long feu non plus...

Quand j'ai voyagé en Europe à la fin du cégep – tu te rappelles mon périple en France et en Italie ? – l'écusson du Canada que j'avais cousu sur mon sac à dos attirait la sympathie de tout le monde ; dans les auberges de jeunesse, le seul fait d'être un Canadien me donnait un avantage indéniable lorsqu'il s'agissait de fraterniser avec des backpackers ou de rencontrer des filles. Pour moi, le Canada n'a rien d'oppressant ; je ne suis pas du genre à sortir mon unifolié le 1<sup>er</sup> juillet – je n'ai vraiment rien à cirer des drapeaux, si tu veux mon humble avis –, mais en revanche, je ne cracherai jamais sur un pays qui m'offre l'occasion d'élargir mes contacts à travers le monde. Le passeport canadien suscite l'envie de la planète entière. Et depuis l'élection de Justin Trudeau, notre pays est redevenu un modèle de tolérance. Si tu savais à quel point les Américains et les Français admirent notre premier ministre ! Libre à toi de préférer le PQ et d'écouter les souverainistes se quereller sur la place publique : en ce qui me concerne, je préfère l'esprit d'ouverture des fédéralistes, dont l'énergie est consacrée au développement économique et à la défense des minorités opprimées. Si tu veux mon avis, je crois que les combats que mènent les Premières Nations et les membres de la communauté LGBT sont beaucoup plus importants et actuels que ceux de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Tu me répondras sans doute qu'un Québec indépendant pourrait lui aussi favoriser mon épanouissement per-

sonnel. Lorsqu'on voyage, c'est cependant en anglais qu'on communique. Que le Québec soit indépendant ou non, cette langue va continuer d'étendre ses ramifications et d'attirer les plus jeunes. La république du Québec à laquelle tu rêves ne nous empêchera pas d'écouter des téléseries américaines sur Netflix. Peu importe leur statut politique, les francophones d'Amérique du Nord seront toujours minoritaires.

Il me semble évident que tu considères toujours l'anglais comme la langue de l'autre, comme la langue du colonisateur ou de l'oppresseur, contre laquelle il s'agirait d'établir un rapport de force. Je n'adhère pas à cette lecture marxisante. Depuis mes études à Dawson, où je suis sorti de ma bulle francophone, l'anglais fait partie de mon identité au même titre que le hockey ou le sirop d'érable. L'identité, puisque tu tiens à sacraliser ce mot, ne doit pas être une prison. On peut très bien parler plusieurs langues sans cesser d'être soi-même. En ce sens, je suis entièrement d'accord avec toi : Céline Dion, peu importe ce qu'on pense de ses chansons, est une artiste américaine lorsqu'elle chante en anglais à Las Vegas. Ce que tu omet de dire, c'est qu'elle redevient québécoise quand elle accorde une entrevue à Julie Snyder ou interprète les textes de Luc Plamondon. Céline a refusé de se cantonner dans une seule identité linguistique. Elle est devenue une autre personne tout en demeurant elle-même. Je te rappelle par ailleurs que de plus en plus de chanteurs originaires de la France choisissent de s'exprimer en anglais : si les Français le font, pourquoi pas nous ?

Il y a à ce sujet un fossé entre ta génération et la mienne : tandis que vous avez grandi dans une atmosphère de combats, de chicanes linguistiques, nous avons plutôt évolué dans un esprit de réconciliation, de pluralisme et d'ouverture. En ce sens, je dois reconnaître que les baby-boomers nous ont rendu un fier service. La loi 101 a été utile, le combat souverainiste aussi, mais les défis de notre époque ne sont plus les mêmes.

La crainte qui t'habite, celle d'une très hypothétique assimilation tranquille, est peut-être justifiée. Mais posons-nous une question : allons-nous sortir les carabines et les fourches parce qu'une langue en supprime une autre ? Est-ce que la disparition du latin nous empêche de dormir ? L'histoire de l'humanité montre que les langues naissent, évoluent et disparaissent : on ne peut rien faire contre cette sélection naturelle. C'est cruel mais c'est ainsi. Pour ma part, je crois que l'anglais est mieux adapté aux réalités de notre époque – remarque à ce sujet tous les mots que les Français empruntent aux Américains depuis la Deuxième Guerre – et que cette langue est beaucoup plus facile à apprendre. Il faut comprendre les immigrants installés à Montréal qui choisissent la voie la plus simple – et surtout la plus rentable – en s'intégrant à la communauté anglophone. L'anglais leur permet de communiquer efficacement, d'avoir accès à tous les services, d'aller au cinéma et d'écouter de la musique pop. Il faut évidemment les encourager à apprendre notre langue, ce qu'ils font d'ailleurs de plus en plus, mais on ne peut tout de même pas leur imposer notre culture par la force. Ces gens qui, pour la plupart, ont quitté un pays en proie à la guerre ou à des conflits ne veulent plus subir de contraintes politiques.

Notre belle langue française est élégante avec ses vieux mots, ses tournures étranges et ses exceptions grammaticales. Dans un monde compétitif comme le nôtre, c'est cependant l'efficacité qui compte. On ne demande pas aux réfugiés syriens d'écrire des poèmes.

Embrasse maman de ma part,  
Thomas-Gabriel

P.-S. : Nous avons décidé de passer la fin de semaine prochaine à Montréal : Alexandra tient à profiter des nombreux festivals, dont le YUL EAT qui se tiendra dans le Vieux-Port. Aimeriez-vous, maman et toi, venir nous rejoindre chez Gilbert ? Ce pourrait être l'occasion de clore notre discussion autour d'un bon vin...

À : tg.lemieux-lacasse@gmail.com  
De : pierre.lacasse1952@videotron.ca

Bonjour Thomas,

J'aurais encore bien des choses à te répondre, surtout quand tu évoques sur un ton résigné la disparition éventuelle du français. Les écologistes ne se battent-ils pas pour préserver la diversité des espèces ? Pourquoi ne ferait-on pas la même chose pour les langues ? Et je trouve ton adéquation entre l'anglais et la modernité passablement naïve. Enfin...

Nous aurions bien aimé vous voir la semaine prochaine, mais ta mère vient d'apprendre que Marcel est hospitalisé pour une énième défaillance cardiaque. Nous attendons les résultats des tests, mais cette fois ça semble sérieux, surtout qu'il ne rajeunit pas. Nous allons probablement descendre en Beauce cette semaine pour le voir. Le mieux est donc que vous fassiez vos propres plans.

Embrasse bien Alexandra de ma part, et prends soin de toi, mon grand globe-trotter !

Papa

